

ROBERT ABRAHAM ANCIEN EDITEUR DU
"JOURNAL DU CULTIVATEUR."

Ce monsieur, qui a rédigé le *Journal du Cultivateur* depuis sa naissance, et qui a fait voir par ses colonnes le grand intérêt qu'il portait à l'agriculture, est mort à Montréal, le 10 novembre, 1854.

M. Abraham naquit dans le comté agricole et florissant de Cumberland, où il commença à avoir cette passion pour les améliorations dans le pays, ce qu'il montra toujours dans ses écrits, et ces idées le poursuivirent jusqu'aux derniers moments de sa vie, car d'après un de ses biographies, jusqu'à la fin il s'imaginait qu'il était dans des champs de fleurs, tandis qu'il était dans le chemin obscur qui conduit à la sombre vallée de la mort. M. Abraham était robuste et d'une taille herculéenne; dans son jeune âge il excellait dans les jeux et les tours de force, qui prévalent dans les départements ruraux des comtés du nord de l'Angleterre. Il se fit recevoir docteur en médecine à l'Université d'Edinburgh, et professa pendant quelques temps à Whitehaven. Subséquentement M. Abraham rédigea un journal politique dans cette ville; de là il alla à Londres, ensuite à Liverpool, ou pendant plusieurs années il rédigea avec une habileté remarquable un des principaux journaux. Il vint dans ce pays il y a à peu près dix-sept ans; il fut éditeur et propriétaire de la *Gazette de Montréal*, et ensuite éditeur du *Transcript* et rédigea ces deux journaux, avec beaucoup d'habileté. M. Abraham a été l'éditeur du *Journal du Cultivateur*, son nom et sa mémoire resteront toujours gravés dans l'esprit de nos lecteurs, et nous saurons toujours apprécier ses écrits. Il y a quelques années, M. Abraham fut reçu avocat, à Montréal, et rien n'a pu mieux montrer la grandeur de ses talents que la facilité avec laquelle il surmonta les obstacles de sa nouvelle profession. Il y a environ deux ans que sa santé a commencé à s'affaiblir. Son esprit parut accablé, son jugement s'affaiblit, et il fut menacé de paralysie, tout cela pour l'avertir que l'heure à laquelle doivent arriver tous les hommes, approchait pour lui. Il mourut vendredi soir, le 10 novembre, laissant une veuve, mais heureusement pas d'enfants. C'était un homme joyeux, de bon cœur, et il est regretté par tous ceux qui l'ont connu intimement.

NOVEMBRE.

Avec les parents les plaisirs sont doux et les soucis disparaissent, Nous partageons ensemble nos insatiables et le repos, Ils sont nos compagnons pendant notre vie; Pendant les saisons chaudes, froides, ils sont nos maîtres.

Ils partagent nos repas de plaisir, nos travaux, nos fatigues, Et nous montrent les meilleurs moyens d'économie; Les communications amicales prouveront toujours, Un lien d'amitié et l'amour de la société.

Ainsi chantait Bloomfield, le pauvre jeune berger, il y a quelques années; et c'est l'idée qu'il concevait au milieu des peines et des fatigues qu'on éprouve dans cette condition, et qu'on devrait introduire dans chaque famille de cultivateurs. Le mois de novembre ne sera plus considéré comme un mois où les hommes, quoique riches, doivent se pendre ou se noyer, par rapport à son obscurité; mais ils devront plutôt dire avec le poète "Avec les parents les plaisirs sont doux et que les communications amicales de la vie prouveront un lien d'amitié et l'amour de la société." Et qu'elle est la cause qui pourrait faire dire le contraire dans la maison du cultivateur dans le mois de novembre, lorsque le ciel vient de couronner ses travaux de succès. Ses granges, ses greniers, ses caves sont remplis des fruits de sa terre; ses animaux reviennent du pâturage gras et beaux et son foyer où règne le plaisir, invite à ces communications, dont parle le poète. Et nous croyons que c'est un objet aussi digne d'attention que le sont les fruits et les grains dorés de son verger et de ses champs. Ces derniers nourrissent notre nature physique et l'autre nourrit le moral, en donnant à l'esprit de la souplesse et du contentement.

La nature est le grand maître; les portes de son école sont toujours ouvertes à ceux qui font des recherches; et c'est en novembre que nous pouvons mieux prendre ses leçons, parceque nous avons plus d'occasions de penser et de s'appliquer que pendant les mois d'été. Nous sollicitons les jeunes gens de chercher des bancs, des livres et des maîtres autour d'eux savoir, dans la terre solide et les pierres sur lesquelles ils marchent, dans l'air qu'ils respirent, dans les feuilles que le vent fait voler à la clarté du soleil, dans l'ombre, dans la rosée et dans les nuages. Chacune de ces choses communiquera quelque chose d'utile à celui qui s'y adressera. La sagesse est le prix d'une bonne application. On ne peut pas l'obtenir par la paresse et l'indifférence. L'étude et le travail surmonteront tous les obstacles; les livres et les maîtres sont en grande quantité partout. Pour devenir un écolier diligent, il n'est pas nécessaire d'aller dans les maisons d'école où il y a de beaux pupitres et de beaux bancs, et de se conformer aux codes et aux réglemens. Un esprit actif trouvera des objets de recherche et de contemplation partout, en toutes circonstances et en tous lieux. Si ces choses occupent son attention, elles le conduiront aux livres, et ceux-ci lui révéleront les pensées et les efforts d'autres esprits plus zélés que le

sien. Des hommes de grandes connaissances, languissants sur des leçons systématiques, et sous des règles arbitraires, ont prouvé au monde qu'ils avaient acquis leurs connaissances dans l'étude de la nature. Elle prépare les hommes aux affaires actives, au lieu que les livres d'enseignement les rendent délicats et critiques.

Pour cette préparation, aucun n'a de meilleures occasions que le jeune cultivateur. Pendant six mois de l'année il a le loisir d'étudier et de faire des recherches, et durant les autres six mois, pendant qu'il est engagé aux affaires du dehors, il peut s'occuper à étudier ce qui l'entoure. En sorte que son esprit devient muni de faits utiles, applicable à toute profession qu'il choisira.

Quand ces obstacles sont surmontés l'esprit passe à d'autres études, et considère les recherches des autres hommes sur la science et les arts. Novembre peut donc être un mois plaisant et profitable au jeune cultivateur. Il a ses marques caractéristiques, mais ce n'est pas un mois où l'on est porté à la mélancolie. Les vents et les tempêtes du mois de novembre nous rappellent la nécessité de faire nos maisons bien closes pour pouvoir résister aux vents et aux tempêtes des mois plus rigoureux. Aucune maison ne peut être tenue chaude, si elle n'est pas bien construite et que le vent souffle sous les planchers. Les toits doivent être bien faits, et les étables où sont les animaux bien closes.

Les bêtes à cornes et les cochons engraisseront bien vite de cette manière, ayant des litières sèches et chaudes, et étant bien nourris.

Les carottes et les betteraves doivent être arrachées avant les gelées, les navets peuvent rester plus longtemps dans la terre, les couches de fraises et de framboises couvées et couvertes.

Les plantes robustes, bulbeuses, comme l'hyacinthe, la tulipe, les couronnes impériales, le lilas, le narcisse, etc., peuvent restées dans la terre tant qu'elle est découverte; mais aussitôt que la terre se couvre elles doivent être couvertes de quelque paille ou de paille. Les pommiers peuvent être transplantés avec succès. Couvrez-les de terre afin qu'ils résistent à l'hiver; changez-les de place dans le printemps.

Maintenant nous attendons le fléau dans la grange, le batteur qui s'acquitte de sa tâche chaque jour, ne regardant jamais ceux qui l'entourent, parceque les volailles sont là pour s'emparer de tous les grains qui s'échappent du van. Dans la cour nous voyons les bêtes à cornes dans la paille coupée, jusqu'aux genoux, que le batteur a jetée dehors, et elles meuglent avec passion de l'autre côté de la clôture, comme si elles s'étonnaient de ce que l'été a fait, et semblent dire, aussi bien qu'elles le peuvent, qu'elles n'aiment pas le fourrage sec qu'on leur donne, ne songeant pas que bientôt elles seront dans les vertes prairies et dans l'herbe par-dessus le pied.— *Cultivateur de la N. A.*